

LE HIGH LIFEUR À SON CLUB

On pourrait d'abord s'étonner de la présence d'un titre à consonance anglaise dans une communication sur la « vie parisienne ». L'univers des mondanités renverrait plutôt au charme raffiné de la langue française abondamment utilisée dans le texte par de nombreux romanciers européens du XIX^e siècle, en particulier dans les domaines de la mode ou de la gastronomie. À rebours, nous avons cependant choisi de nous intéresser aux anglicismes émaillant les récits naturalistes. Il convient peut-être de rappeler d'abord ce que l'on va considérer comme tels : il s'agit de mots, de sens ou de tours syntaxiques anglais que l'on rencontre de manière occasionnelle dans le vocabulaire ou la syntaxe d'une autre langue¹. Dans des textes littéraires, nous serons d'autant plus attentif aux xénismes, c'est-à-dire aux mots anglais insérés pour des causes diverses et pour y remplir des fonctions diverses, mais ne faisant pas pour autant l'objet d'une utilisation habituelle chez les francophones².

Ce rapport à la langue anglaise est d'autant plus remarquable que l'anglomanie se trouve passée de mode sous le Second Empire et la Troisième République. Si le terme même d'anglicisme est attesté dans la majorité des dictionnaires généraux de l'époque, l'anglais n'est plus aussi *fashionable* que sous la Restauration, après l'arrivée en nombre d'émigrés anglais³. Hormis dans le champ sportif, le recours aux anglicismes se réduit donc, en particulier dans la peinture des mœurs⁴. Aux très anglais dandys succèdent les termes « gandin », « crevé », et autres « cocodès » au moment où celui de *snob* n'a pas eu encore la postérité qu'on lui connaît. Dans cet intervalle, il sera intéressant de dresser d'abord une typologie de ce lexique étranger à la fois dans ses fréquences d'emploi et dans les valeurs qu'il véhicule⁵.

L'étude à visée synchronique nous permettra de nous focaliser sur les termes les plus employés dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Afin d'éviter de sombrer dans des relevés infinis, nous avons limité notre étude à la bonne société parisienne en comparant notamment les romans de Daudet à ceux de Zola⁶.

Si Alphonse Daudet fut l'un des premiers à user du néologisme « parisianiser » dans *Le Nabab*, il se montra également adepte de la langue de Dickens – à qui on le compare souvent – pour décrire la société de son temps⁷. De même, Zola n'hésita pas à accumuler les anglicismes, quitte à employer de manière presque exclusive le terme *ball* dans *Au bonheur des dames*⁸. À première vue, en parcourant les textes narratifs de Daudet, l'utilisation d'un lexique anglais ne semble pourtant pas aussi manifeste que l'emprunt aux dialectes méridionaux. Les « Boufre » et les « Outre » de Tartarin sont entendus à Paris à la faveur des Provençaux partis tenter leur chance dans la capitale. Les exclamations de Moussu Numa Roumestan ou la « plainte patoise » de Bernard Jansoulet dans les bras de sa mère « Mama... Mama... » rappellent constamment l'attachement de Daudet à sa langue

1. Je reprends ici la définition du *Trésor de la Langue Française* (TLF).

2. La définition du TLF insiste sur l'absence d'altération du terme ou du tour syntaxique inséré tel quel : « introduction de mots étrangers dans une langue donnée, sans altération de la graphie, sans les marques de genre et de nombre de la langue-hôte. »

3. Georges Matoré, *Le Vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, Slatkine, Genève, 1967.

4. Jean-René Klein, *Le Vocabulaire des mœurs de la « vie parisienne » sous le Second Empire*, Louvain, 1976, p. 264 et s.

5. Le terme *snob* commence à se développer en France entre 1860 et 1870.

6. À titre de comparaison, nous nous sommes servi de la base Frantext en prenant appui sur 186 romans publiés entre 1850 et 1900. Le corpus considéré, qui ne cesse de croître, offre déjà une certaine représentativité.

7. L'intégralité des *Rougon-Macquart* figure dans la base Frantext. Trois romans de Daudet ont été ajoutés en 2007 (*L'Immortel*, *Sapho* et *Le Nabab*). La pagination retenue correspond à l'édition de La Pléiade, sauf mention contraire.

8. Alphonse Daudet, *Le Nabab*, p. 582. Le supplément du Littré, premier dictionnaire à accueillir le verbe « parisianiser », se fonde sur un extrait du *Nabab* considéré comme la première attestation littéraire du mot. Néanmoins, Mary Burns dans son ouvrage *La Langue d'Alphonse Daudet* (Paris, Jouve, 1916), signale déjà un exemple antérieur en 1870 dans *Jean-des-Figues* de Paul Arène.

9. Le terme « hall » apparaît à trente-trois reprises dans *Au bonheur des dames* et seulement deux fois dans *L'Argent*. Il convient de noter que l'adjectif « central » qualifie le plus fréquemment l'endroit.

et à sa terre natales¹⁰. Zola n'aura pas gardé de la même façon ses racines. Cependant, une lecture plus attentive révèle un jeu de la part de Daudet avec les idiolectes anglais et paradoxalement, ce sont peut-être ceux-ci qui traduisent parfois le mieux ce mythe de la « vie parisienne ». Nous nous interrogerons sur ces choix linguistiques qui placent l'auteur du *Petit Chose* dans une situation assez singulière par rapport aux romanciers de son temps.

Chez Daudet, il apparaît d'abord que le recours à l'anglais soit un choix conscient révélateur d'une esthétique de la modernité et du mouvement. Contrairement aux romans d'aventures ou aux récits de voyage dans lesquels le vocabulaire technique abonde – pensons par exemple aux récits de Jules Verne – les romans de mœurs parisiens intègrent les emprunts de manière à correspondre à la société du temps. Le roman de mœurs a ses assises et ses lieux ; il ne supporte pas les voyages et préfère faire venir à lui l'autre et son vocabulaire, qu'il l'accepte ou le rejette. Le lexique étranger vient alors contaminer l'espace parisien afin de le circonscrire, de le définir en contrepoint. Il ne compense pas l'absence de termes existant en français ; son emploi est avant tout le fruit d'une mode qui vient s'ajouter au lexique déjà très riche de la vie parisienne. Cette esthétique du mélange faisant de Paris une ville cosmopolite et bigarrée anéantit-elle le mythe de la vie parisienne ou constitue-t-elle un contre-mythe puissant, propre à légitimer la position phare de la ville lumière ? Les nouvelles valeurs prônées dans la seconde moitié du XIX^e siècle n'échappent pas au fugace et à l'éphémère. Le roman de mœurs revêt ce caractère daté en même temps qu'il met à l'épreuve des sentiments et une morale universels. Nous proposons d'esquisser un panorama du *high life* avec ses rituels mondains en signalant à chaque fois la spécificité de l'anglicisme, tour à tour *fashionable*, reflet d'une conscience critique à la limite du jugement moral. De la description à l'intention en somme.

I. Du grand monde au « *high life* »

L'emploi d'un vocabulaire spécifique, en l'occurrence le recours aux anglicismes, traduit d'abord une évolution de la société française qui passe par une recomposition de ses élites. Sous le Second Empire, le pouvoir de l'aristocratie décline au profit du monde de la finance qui a remplacé le titre et le nom de famille par le règne de l'argent. Dans cette mesure, les romanciers du XIX^e siècle ne font que reprendre des termes en usage à leur époque. Bien que l'anglomanie soit moins palpable, il n'en demeure pas moins que de nombreux emprunts continuent de se développer dans les journaux et dans le langage en général. Le *struggle for life*, le *high life*, le *club*, le *sportsman*, le *meeting*, le *speech*, le *leader*, le *bookmaker*, l'*outsider*, le *skating*, le *mail-coach*, la *moleskine*, le *jersey*, le *lunch* sont quelques-uns des emprunts les plus en vogue dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Si le monde du sport et les moyens de locomotion apparaissent comme les plus représentés à la fois dans les journaux et dans la littérature de l'époque, d'autres champs sont aussi privilégiés comme celui des apparences et de la mode (*fashion*, *high life*, *snob*, *select*, *smart* ; cosmétiques et parfum : *cold-cream*, *white-rose* ; vêtements et tissus : *raglan*, *knicker-bocker*, *twine*, *moleskine*, *jersey*). Ainsi, de nombreux anglicismes sont devenus usuels sans pour autant être admis par le *Dictionnaire de l'Académie* ou le *Littre*.

Parmi les écrivains de son temps, Daudet s'impose comme l'un des précurseurs dans l'emploi d'anglicismes, montrant par là son goût pour la modernité. Y recourant avec parcimonie, mais de manière constante tout au long de son œuvre romanesque, il manifeste également une distance critique mêlée de fantaisie. En revanche, Zola semble utiliser des emprunts déjà attestés depuis longtemps par les dictionnaires ou les journaux dans une optique d'exhaustivité.

À première vue, l'emploi d'anglicismes renverrait à un contexte anglais, qu'il s'agisse de personnages ou d'activités proprement anglo-saxons. En naturaliste soucieux de reproduire le langage du réel, Daudet, davantage que Zola, se plaît par exemple à caractériser ses personnages en fonction de leurs accents. On reconnaît ainsi les origines de Tom Lévis dans *Les Rois en exil* et de Watson dans *L'Évangéliste* à leur façon d'avaler les *r* ou de leur difficulté à prononcer le son [u]¹¹. Les

10. Alphonse Daudet, *Le Nabab*, p. 803.

11. Alphonse Daudet, *Les Rois en exil*, p. 960 : « – En vérité, master Lebeau, vô pâlez à moâ avec one véhémence !... » Alphonse Daudet, *L'Évangéliste*, p. 303 : « J'avais très beaucoup souffert pour le croyance de Jiésou ; et je volais raconter vos le long patience j'avais suppôté. »

époux Moronval qui martyrisent le petit Jack sont d'abord appréhendés selon leur prononciation pour le moins étrange du français. Évariste Moronval originaire de Guadeloupe avale également les *r* tandis que son épouse prononce toutes les syllabes, l'anglicisme *wagon* prononcé « ouagon¹² ». Chez Madame Moronval, perce l'idée d'appartenance à une certaine élite par l'adoption de ses tics langagiers.

Les noms propres à consonance anglo-saxonne comme Lucy Stewart dans *Nana*, M^{lle} Smithson, gouvernante anglaise de Lucien Deberle dans *Une page d'amour*, Jenkins dans *Le Nabab* ou le prénom Jack dans le roman éponyme de Daudet apparaissent comme une manière supplémentaire de typifier les personnages en les ancrant dans un univers géographique – le théâtre de la vie parisienne – en distorsion avec l'origine de leur nom.

Par contraste, de manière plus fantaisiste, Daudet fait subir un remodelage phonétique et graphique à certains termes comme champagne, écrit « Tchimppègne », pour correspondre à la nationalité de Lord Chipendale dans la trilogie tarasconnaise¹³. L'auteur provençal a l'habitude de jouer avec les interférences linguistiques et il était utile d'opérer cette incursion alpine pour montrer combien il aime subvertir les codes. Dans ses romans parisiens, soulignons la prononciation particulière d'Audiberte à propos de l'esquime (*skating*) où va se produire son frère¹⁴.

Cependant, de façon générale, Daudet respecte l'orthographe des emprunts dans ses romans et les dissémine souvent à des moments clés. Par exemple, le terme *leader* apparaît dès l'incipit de *Numa Roumestan*. Qualifier un méridional comme Numa de « député leader de toutes les droites¹⁵ » est significatif d'une volonté d'attirer l'attention sur le héros éponyme du roman d'autant que l'anglicisme constitue un hapax dans l'œuvre. Le terme *leader* contient en lui-même une portée assez vague – c'est le chef au sens large, et le mot connaît un emploi généralisé aujourd'hui – mais la précision de la fonction de parlementaire atténue le flou sémantique de l'emprunt. Chez Zola, le terme *leader* n'apparaît pas. Le substantif « chef » est en revanche bien représenté¹⁶.

De plus, Daudet réussit à décontextualiser l'emprunt, c'est-à-dire le détache de son origine anglaise pour le faire correspondre à la société parisienne du Second Empire. L'emploi du terme *high life* dans *Le Nabab* et dans *Les Rois en exil* rend bien compte du phénomène. Le défilé auquel assiste Paul de Géry pour son entrée dans le monde correspond à une parfaite description de la réalité sociale de l'époque et du mode de vie qui lui est associé : « La fine fleur de la société, beaucoup de politique et de finance, des banquiers, des députés, quelques artistes, tous les surmenés du *high life* parisien, blafards, les yeux brillants, saturés d'arsenic comme des souris gourmandes, mais insatiables de poison et de vie¹⁷. » À la faveur d'une fortune spectaculaire, l'accès au *high life* devient possible comme en témoigne la réussite du héros Jansoulet. Le *high life* ne désigne plus seulement le grand monde entendu dans une acception restrictive fondée sur l'hérédité et la transmission d'un titre mais il représente l'ensemble des individus qui s'efforcent par leur comportement d'imiter le style de vie des élites et qui par là même parviennent à les intégrer. Dans *Les Rois en exil*, le *high life* concerne essentiellement l'entourage des souverains d'Illyrie réfugiés à Paris¹⁸. Contrairement à Jansoulet, le dénuement progressif du roi Christian et de la reine Frédérique les conduisent à renoncer à leurs habitudes mondaines. Le *high life* constitue une catégorie perméable aux membres changeants.

Auparavant, l'expression se rapportait seulement au comportement d'un Anglais ou en référence à un contexte anglo-saxon. C'est dans ce sens que Victor Hugo l'emploie dans *Les Travailleurs de la mer* ainsi que dans *Les Misérables*¹⁹. Le *high life* est une dénomination qui se répand de plus en plus dans la seconde moitié du XIX^e siècle tout en conservant un contenu assez imprécis comme son genre : il s'agit de la manière de vivre du grand monde puis du grand monde lui-même,

12. Alphonse Daudet, *Jack*, p. 57.

13. Alphonse Daudet, *Tartarin sur les Alpes*, p. 559.

14. Alphonse Daudet, *Numa Roumestan*, p. 150 et 156.

15. *Ibid.*, p. 4.

16. Plus de 500 occurrences dans la série des *Rougon-Macquart* ont été relevées.

17. Alphonse Daudet, *Le Nabab*, p. 527.

18. Alphonse Daudet, *Les Rois en exil*, p. 903 et 954.

19. Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, p. 108 : « une belle dame de la high-life » ; Victor Hugo, *Les Misérables*, p. 707 : « comme la perruque des cochers anglais de high-life ».

la société élégante²⁰. L'anglicisme, attesté dès 1818, est employé dans la correspondance de Stendhal et désigne littéralement la haute vie, la grande vie et Mary Burns le considère comme l'équivalent de nos expressions « haute société », « grand monde », « bonne compagnie²¹ ». On a tenté d'introduire le calque « haute vie » qui n'a pas été adopté. Cependant, il semble que ce terme ne recouvre pas tout à fait ce qu'on continue d'appeler le grand monde.

Que le *high life* désigne une élite sociale ne fait pas de doute mais la société française a connu une telle recomposition de ses élites sous le Second Empire que l'emprunt révèle la mesure de cette transformation sociale. Le *high life* se décline également à l'aide de suffixes français. Les dérivés *highlifer* c'est-à-dire « vivre dans le grand monde, vivre selon le high life », *highliseur*, « personne qui fait partie de la bonne société, mondain » et même *struggle for lifer* sont utilisés sous le Second Empire et la Troisième République. Ces créations linguistiques séduisent Daudet alors que Zola préfère utiliser la forme initiale sans lui imposer une quelconque transformation. Dans la peinture de la vie parisienne, l'anglicisme tend à se rapprocher du tout-Paris entendu comme représentation des « personnalités de la capitale qui, du fait de leur notoriété, de leur position sociale, de leur importance dans un domaine quelconque (politique, littéraire, artistique, commercial, etc.), figurent régulièrement dans les manifestations mondaines de la vie parisienne²² ». C'est dans cette acception qu'on peut comprendre le succès du *High life* d'Émile Ehret dans les années 1880, véritable bible des mondains et ancêtre du *Bottin mondain*. Par rapport au *high life*, l'expression du tout-Paris fait florès dans les récits du XIX^e siècle²³. Pour n'évoquer que Daudet et Zola, on repère par exemple l'expression dans *Le Nabab* (10 occurrences), *L'Immortel* (4 occurrences), *Nana* (6 occurrences) ou encore dans *La Curée* (14 occurrences).

En revanche, d'autres emprunts attendus dans cet univers mondain tels que *dandy*, *gentleman* ou *snob* apparaissent peu. D'abord, l'anglicisme *gentleman* n'est pas retenu, ni par Daudet, ni par Zola, peut-être en raison de son imprégnation trop anglo-saxonne. Ainsi, on trouvera sans peine le terme français originel correspondant de « gentilhomme » mais entendu dans une acception désuète. Ensuite, concernant les *dandies* et les *snobs*, il convient de se placer à un moment donné de l'histoire de la langue. Soit ils renvoient à des usages du passé. Si le terme *dandy* est très employé par Balzac (plus de 60 occurrences), il est considéré comme obsolète dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Dans *Le Nabab*, le duc de Mora incarne en quelque sorte le dernier *dandy*, image vieillie du duc de Morny peint jeune homme sous les traits du comte Henri de Marsay par Balzac. Chez Zola, une seule occurrence est à noter dans *L'Œuvre* renvoyant clairement au mouvement romantique : « Chopin, si dandy dans son byronisme²⁴. » Soit le terme n'est pas encore répandu dans la langue française. Tel est le cas du terme *snob*. *The Book of Snobs* de Thackeray, publié en 1848 et traduit en français dès 1857 a bien sûr influencé les écrivains mais il faudra attendre la production romanesque de la fin du siècle – celle de Mirbeau et de Bourget notamment – pour en trouver la trace²⁵.

II. Un monde en mouvement dans une société en constante représentation

Si l'anglomanie n'est plus vraiment à la mode, elle demeure l'un des gages de la modernité. Les innovations techniques dans le domaine des transports renvoient la plupart du temps à des termes précis empruntés à l'anglais. Les différents modèles de voitures connaissent un véritable engouement à tel point que la *victoria* – nommée ainsi en l'honneur de la reine Victoria – constitue

20. Le mot *high life* est employé en effet parfois au féminin alors qu'il s'agit d'un substantif masculin.

21. Mary Burns, *op. cit.*, p. 16. Alain Rey souligne dans son *Dictionnaire historique de la langue française* que le terme a été introduit en France en 1818 par A. de Mareste dans une lettre qu'il adressa à Stendhal. Le mot apparaît également chez Baudelaire dans le *Salon de 1845*, Paris, Garnier, 1962, p. 55.

22. Définition donnée par le *Trésor de la Langue Française*.

23. 239 occurrences sur 334 récits publiés entre 1800 et 1900.

24. Émile Zola, *L'Œuvre*, p. 218.

25. Paul Bourget, *Cosmopolis*, Paris, Lemerre, 1893, p. 21 et 338 ; *Mensonges*, Paris, Lemerre, 1887, p. 5 et 41 ; Octave Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre*, Paris, Fasquelle, 1937, p. 191

un terme apprécié par Zola (6 occurrences : 3 dans *Nana*, 2 dans *La Curée*, 1 dans *L'Argent*) mais loin derrière le *landau* (56 occurrences), fabriqué et créé dans la ville de Landau en Allemagne, attesté en anglais dès 1743 puis introduit en France en 1820.

C'est bien sûr lors de la promenade au bois, *topos* obligé de la scène romanesque du XIX^e siècle, dont Noëlle Benhamou a rappelé l'importance, que l'on va trouver une incontestable accumulation d'anglicismes. Le Bois constitue l'espace naturel du *high life*. Dans le célèbre chapitre XI de *Nana* qui se déroule à Longchamp, se succèdent des « *dog-carts*, des victorias, des landaus d'une correction superbe, mêlés à des fiacres lamentables que des rosses secouaient ; et des *four-in-hand*, poussant leurs quatre chevaux, et des *mail-coaches*, avec les maîtres en l'air, sur les banquettes, laissant à l'intérieur les domestiques garder les paniers de champagne²⁶ ».

Description mobile qui peut être aussi suspendue : « On mangeait, on buvait plus encore, un peu partout, sur l'herbe, sur les banquettes élevées des *four-in-hand* et des *mail-coaches*, dans les victorias, les coupés, les landaus²⁷. » En à peine dix pages se concentrent les *mail-coaches* (4 occurrences) et les *dog-carts* (3 occurrences). Chez Daudet, l'énumération complète et détaillée des divers modes de transports utilisés est souvent remplacée par le choix d'un véhicule particulier sur lequel le narrateur fixe son attention. Par exemple, dans *Les Rois en exil*, Tom Lévis est très fier d'avoir introduit le cab à Paris, véhicule qui lui sert à préparer ses escroqueries : « C'est dans le cab qu'il a imaginé ses plus beaux coups, ses coups de la fin de l'Empire²⁸. »

Le roman de mœurs reflète ainsi le rituel mondain auquel les grands événements sportifs donnent lieu. Le sport et sa terminologie ont été importés en France sous la Restauration au moment où sévissait une crise d'anglomanie particulièrement forte²⁹. Les ouvrages d'Eugène Chapus, *Le Turf ou les courses de chevaux en France et en Angleterre* (1853), *Le Sport à Paris* (1854), *L'Annuaire du sport en France, guide complet du sportsman* (1858) et surtout le journal *Le Sport* qu'il fonda en 1853 contribuèrent pour beaucoup à cette diffusion de la langue du sport. Au *highlifeur* correspondent le *sportsman* et le *turfiste*. Le terme *sportsman* apparaît notamment dans *Les Rois en exil* et le *turf* constitue le terrain où se déroulent les courses.

À cet égard, le chapitre XI de *Nana* précité représente un modèle du genre tout comme la scène de *L'Éducation sentimentale* au cours de laquelle Frédéric se retrouve au Champ de Mars en compagnie de Rosanette. Tenues, voitures, terrain sont truffés d'anglicismes³⁰. Alors que chez Daudet, les emprunts sont disséminés, éparpillés dans un style souvent télégraphique, ils apparaissent en masse chez Zola, concentrés sur quelques pages. Un simple relevé indique la fréquence d'emplois de *bookmakers* (9 occurrences), *outsider* (4 occurrences), *jockeys* (10 occurrences), *starter* (3 occurrences) ainsi que les termes *stepper*, *boxes* et *paddock* employés sous forme d'hapax dans cet extrait et dans l'ensemble de l'œuvre de Zola.

Seule la célèbre scène du *skating* au chapitre 15 de *Numa Roumestan* pourrait éventuellement servir de scène de genre utilisant des anglicismes. Mais on s'arrête au niveau du titre tout comme dans *Le Nabab*, le chapitre 13 s'intitulant « Jour de Spleen ». Ce chapitre 15 marque la désillusion d'Hortense assistant à la mise au pilori du tambourinaire Valmajour par la cruelle société parisienne : « As-tu fini, lapin savant ? Puis le *skating* reprit son train de roulettes, de billards anglais, son piétinant trafic couvrant flûtet et tambourin que le musicien s'entêtait à manœuvrer jusqu'à la fin de l'aubade. [...] Et c'était cela le roman d'Hortense ! Voilà ce que Paris en avait fait³¹. » Le *skating* est aussi présent dans *Sapho*, lié aux aventures féminines de Gaussin³² et dans *Les Rois en exil*

26. Émile Zola, *Nana*, p. 1379.

27. *Ibid.*, p. 1388.

28. Alphonse Daudet, *Les Rois en exil*, p. 945.

29. Georges Vigarello note que les mots *sport* et *sportsman* ne sont apparus en France que dans les années 1840. Georges Vigarello, « Le Temps du sport », in Alain Corbin, *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, p. 193.

30. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Paris, Les Belles Lettres, 1942, début de la deuxième partie. Voir par exemple p. 9 : le ballet se concentre sur les « calèches, briskas, wurts, tandems, tilburys, dog-carts, tapisseries à rideaux de cuir ».

31. Alphonse Daudet, *Numa Roumestan*, p. 163-164.

32. Alphonse Daudet, *Sapho*, p. 496 : « Celle qu'il avait connues jusque-là, des filles de skating. »

pour souligner la vie désœuvrée du souverain d'Illyrie exilé à Paris³³. En outre, contrairement à Zola, Daudet pratique volontiers la troncation : le *skating club* présent dans *Chérie* ou le *skating rink* (établissement de patinage) devenant le *skating* ; le *sleeping-car* devenant le *sleeping* dans *Sapho*³⁴. Une fois encore, cela tend à mettre en évidence son goût pour l'impressionnisme et la chose simplement entrevue.

En dehors du monde sportif, s'effectue de manière générale un déplacement du domicile vers l'extérieur, les lieux fermés s'ouvrant progressivement sur un monde devenu cosmopolite. Ce phénomène se traduit par un brassage social qui ne pouvait avoir lieu auparavant. La topographie des mœurs évolue et se recompose autour de nouveaux lieux de sociabilité. Par exemple, le *hall* des grands magasins transforme les rapports sociaux. Le terme apparaît 35 fois dans les *Rougon-Macquart* : 33 fois dans *Au bonheur des dames* et 2 fois dans *L'Argent*. Espace situé à l'entrée d'un établissement public ou d'une demeure particulière, le *hall* du *Bonheur des dames* se caractérise comme un espace offert à la tentation féminine – la géographie du lieu se prêtant bien aux débuts des techniques de la grande distribution et de la réclame. À titre privé, l'endroit n'a pas de fonction précise dans la maison. Le *hall* de l'hôtel particulier des souverains d'Illyrie à Saint-Mandé sert à la fois de cabinet de travail, de salle d'armes, de gymnase et de bibliothèque³⁵.

Auparavant, le *club* constituait encore un rempart contre l'intrusion de personnages indignes d'appartenir au *high life*. Emprunté à l'anglais *club*, proprement « extrémité noueuse », d'où l'idée de « masse », « agrégat », puis de « groupement, association », il désigne au XIX^e siècle un cercle privé où l'on est présenté par des parrains et admis par élection. Le nom de ces clubs garde souvent une trace de l'origine anglaise. À Paris, le plus éclatant fut le Jockey Club, datant de 1834, et qui connut son apogée entre 1855 et 1867³⁶. Dans *Les Rois en exil*, Christian d'Illyrie le fréquente³⁷. Par la suite, l'emploi du mot se démocratise : le Bobin' Club du *Bonheur des dames* tranche avec les messieurs graves du Jockey-Club de *L'Éducation sentimentale*. Quant à Daudet, il privilégie souvent le mot « cercle », le cercle de la rue Royale où se rend Monpavon en est un exemple (19 occurrences).

Les lorettes assistent aux courses ; les parvenus tentent de fréquenter les clubs. Le boulevard, le *hall* des grands magasins, le Bois, le théâtre sont autant d'exemples d'endroits en voie de se démocratiser. Mais en même temps persiste le besoin de reformer une communauté, de retrouver un « entre-soi ». Dans *Fort comme la mort*, publié en 1889, Maupassant souligne, par la voix d'Olivier Bertin, la réunion de la fine fleur de la société de préférence le matin au Bois pour éviter d'avoir à fréquenter le peuple : « Et il fit un tableau, un de ceux qu'il peignait si bien, du bois matinal avec ses cavaliers et ses amazones, de ce club des plus choisis où tout le monde se connaît par ses noms, petits noms, parentés, titres, qualités et vices, comme si tous vivaient dans le même quartier ou dans la même petite ville³⁸. »

De l'exposition à l'exhibition, il n'y a qu'un pas que beaucoup de personnages n'hésitent pas à franchir. Même le *home* mentionné dans *Sapho* devient lieu de représentation³⁹. La courtisane joue les ménagères en s'employant à créer de toutes pièces un chez soi. Le terme est intéressant car il s'oppose au foyer authentique des Joyeuse dans *Le Nabab*, incarnation des vraies valeurs familiales : « ce tranquille refuge épargné⁴⁰ ».

Si l'emploi des anglicismes apparaît plutôt traditionnel chez Zola, découpé dans des scènes de genre bien délimitées ou des romans se focalisant sur des lieux symboliques comme le *hall* du *Bonheur des dames* ou le *turf* de Longchamp dans *Nana*, il semble que chez Daudet, leur utilisation soit plus volatile. Mais en même temps, elle véhicule une idéologie propre. Plus que le moyen de typifier

33. Alphonse Daudet, *Les Rois en exil*, p. 906 : « Christian menait la vie oisive et si remplie de la jeune Gomme. L'après-midi au jeu de paume ou au skating [...] ».

34. Alphonse Daudet, *Sapho*, p. 502.

35. Alphonse Daudet, *Les Rois en exil*, p. 969.

36. Pierre Guiral, *La Vie quotidienne en France à l'âge d'or du capitalisme, 1852-1879*, Paris, Hachette, 1976, p. 192.– Anne Martin-Fugier, *La Vie élégante ou la formation du Tout-Paris 1815-1848*, Paris, Fayard, 1990, p. 332-338.

37. Alphonse Daudet, *Les Rois en exil*, p. 952.

38. Guy de Maupassant, *Fort comme la mort*, p. 889.

39. Alphonse Daudet, *Sapho*, p. 423.

40. Alphonse Daudet, *Le Nabab*, p. 557.

un personnage grâce au dialogue, l'anglicisme est surtout utilisé par l'instance narrative daudétienne afin de dénoncer les faux-semblants.

III. La dénonciation des faux-semblants chez Daudet

Dans cet univers en représentation, il n'est pas étonnant d'assister à un tel règne du faux. La critique de la haute société parisienne passe par la dénonciation de l'oisiveté et de l'ignorance. L'attention à l'apparence est primordiale. Elle est notamment stigmatisée dès l'entrée en scène de Monpavon, dans *Le Nabab*. Daudet choisit en effet de nous faire pénétrer dans les coulisses de ce *high life* parisien, nous plaçant en position de voyeur : « Ce que cette physionomie héroï-comique avait de plus saillant, c'était un grand nez busqué tout luisant de *cold-cream*, et un regard vif, aigu, trop jeune, trop clair pour la paupière lourde et plissée qui le recouvrait. Les malades de Jenkins avaient tous ce regard-là⁴¹. » Une fois prêt, le marquis redevient l'homme de la tenue que tout le monde côtoie. À l'instar de Dorian Gray, il faudra attendre sa mort pour que la marionnette tombe et qu'il recouvre son véritable visage.

Plus grave, l'anglicisme ne désigne pas toujours une crème de beauté. La dénonciation des apparences peut servir à mettre au jour des pratiques plus dangereuses. En témoigne l'utilisation de l'emprunt *puffistes* par Daudet dans *Numa Roumestan*, dérivé de *puff* : « D'abord ce skating n'avait pas le sou. Des puffistes⁴². » L'association de deux anglicismes renforce le caractère inauthentique de la scène qui se prépare. L'établissement n'a en soi rien de répréhensible puisque c'est un lieu de distraction à la mode à la fin du XIX^e siècle, mais dans l'usage qu'en fait Daudet, l'endroit où l'on s'amuse devient un piège pour Valmajour, le tambourinaire qui sera moqué par la foule des badauds au cours du chapitre XV.

Chez Daudet, l'emploi de l'anglicisme est ainsi souvent à mettre en relation avec l'idée de tromperie. Les charlatans et les escrocs s'incarnent également dans des personnages secondaires aux accents d'outre-Manche. Jenkins dans *Le Nabab* et Tom Lévis dans *Les Rois en exil* sont deux de ces manipulateurs. Dans le domaine religieux, en particulier dans *L'Évangéliste*, c'est à travers les *camp-meetings* et les *revivals*, réveil de la foi, que Jeanne Autheman développe ses pratiques fanatiques et sectaires⁴³.

Nous aimerions conclure sur le type du *struggle for lifeur* incarné par un personnage daudétien, Paul Astier, qui apparaît à la fois dans le roman *L'Immortel* et dans la pièce *La Lutte pour la vie*. Il désigne « la physionomie toute moderne du lutteur pour la vie ou *struggle for lifeur*, comme je l'ai dénommé pour plaire aux Parisiens qui n'aiment rien tant qu'écorcher les mots étrangers et qui comptaient déjà *high lifeur* dans leur répertoire⁴⁴ ». Sorte de Bel-Ami daudétien, Paul Astier réussit son ascension sociale grâce aux femmes. Dans *L'Immortel*, sous ses allures d'ange, le jeune architecte, opportuniste et sans scrupules, est certes un manipulateur hors pair mais il ne se montre jamais menaçant. Lors de son mariage avec la duchesse Padovani, Védrine, en témoin visionnaire et lucide, annonce le sujet de la pièce : « Si sa vieille dame l'ennuie trop, nous pourrions bien le retrouver en cour d'assises, ce fils et petit-fils d'immortels⁴⁵ ! »

Dans *La Lutte pour la vie*, suite théâtrale du roman, l'ambitieux se transforme ainsi en assassin – il retient son geste au dernier moment – désireux de se débarrasser de sa femme de cinquante ans devenue alors un « paquet » et une « non-valeur ». Daudet explique dans sa préface ce qui l'a empêché de mener à bien son entreprise fatale : « Deux motifs à cela. Le premier, c'est que le

41. *Ibid.*, p. 490. Zola use aussi du terme *cold-cream* dans *Nana*, p. 1212.

42. Alphonse Daudet, *Numa Roumestan*, p. 152. Le *puff* désigne une publicité mensongère ou outrancière, une tromperie de charlatan (TLF). Le substantif est attesté dès 1783 mais c'est dans la correspondance de Stendhal qu'il prend son essor. Le verbe *puffer* est encore utilisé au Québec mais tous les autres dérivés tels *puffisme*, *puffiste* sont sortis d'usage.

43. Alphonse Daudet, *L'Évangéliste*, p. 352.

44. Alphonse Daudet, Préface de *La Lutte pour la vie*, *Œuvres complètes*, édition *ne varietur*, t. XX, Paris, Librairie de France, 1931, p. 323.

45. Alphonse Daudet, *L'Immortel*, p. 839.

monde, en définitive, a certaines habitudes de tenue, d'élégance, qui lui servent de frein, malgré tout. "Presque de la morale, une cravate blanche", comme dit Chemineau. Et puis l'autre raison, la vraie, Paul Astier est d'une génération, d'un "bateau" où, sans croire absolument aux vieilles institutions, on a encore un vague instinct de la loi, du gendarme⁴⁶. »

La traduction du livre de Darwin, *De l'origine des espèces...* par Auguste-Clémence Royer en 1862 contribua évidemment à introduire l'expression *struggle for life* en France sur laquelle Daudet devait créer le dérivé *struggle for lifeur*. Ce terme forgé par Daudet connut un grand succès puisque Bourget notamment y fera référence dans la préface du *Disciple*: « Alphonse Daudet qui a su merveilleusement le voir et le définir ce jeune homme moderne l'a baptisé *struggle for lifer*, et lui-même ce personnage s'appelle volontiers "fin-de-siècle"⁴⁷. » Dans *Cosmopolis*, le même Bourget utilise d'ailleurs l'expression « *struggle for high-life* » qu'il oppose à la « haute politesse » et à la « noble tenue⁴⁸ ». Chez Daudet, l'emploi des anglicismes traduit une critique des apparences, qu'il s'agisse de *cold-cream* ou des *puffistes*. Cependant, sa dénonciation, si virulente soit-elle, conserve une certaine sagesse morale car finalement « tout se paie » dans cet univers de faux-semblants⁴⁹.

De nos jours, la commission générale de terminologie et de néologie créée en 1996, chargée de veiller au développement de la langue française, aurait eu bien du travail avec les emprunts de Daudet et de Zola. Dans le sport encore maintenant, il est bien délicat d'imposer l'expression « jeu décisif » au *tie-break* ou la « manche » au *set*. Au terme de l'étude, il semble donc que Zola fasse un usage à la fois plus ciblé et conventionnel des anglicismes alors que Daudet s'impose dans ce domaine du moins en tant que novateur soucieux d'enrichir la langue. Certains emprunts sont connotés négativement comme dans sa critique du *high life* parisien mais ses innovations linguistiques aujourd'hui datées correspondent justement à l'esthétique de la modernité en vogue sous le Second Empire et la Troisième République.

Pour conclure, quelques pistes de recherche :

1. Nous avons choisi de travailler sur les mondanités et l'envers du décor. Si l'anglicisme dans ce domaine renvoie à une esthétique du mouvement et de la modernité, qu'en est-il dans les milieux populaires par exemple ? Ou comment la vie parisienne du peuple peut-elle être appréhendée par le recours à l'emprunt ?

2. Autre piste : à quel moment l'anglicisme attesté en français, plus ou moins toléré dans les mœurs à défaut d'être admis dans les dictionnaires de l'époque, sort-il d'usage ? Recouvre-t-il les mêmes dates butoirs du mythe moderne de la vie parisienne ? Dans la base Frantext, sur 1 046 titres choisis entre 1830 et 1920, 173 occurrences de la vie parisienne apparaissent tous genres confondus. Cela évidemment mériterait de plus amples recherches pour essayer de saisir au niveau de la langue la formation du mythe de la vie parisienne.

3. Enfin, travailler sur un corpus plus vaste voire étranger sur ce mythe de la vie parisienne permettrait d'évaluer de manière plus scientifique le type d'emprunts utilisés.

Gabrielle MELISON

46. Alphonse Daudet, Préface de *La Lutte pour la vie*, p. 325.

47. Paul Bourget, *Le Disciple*, Paris, Plon, 1901, p. 11.

48. Paul Bourget, *Cosmopolis*, p. 51. Entre 1890 et 1930, le terme connut un grand succès. Il est notamment cité par Proust dans *Sodome et Gomorrhe*, p. 876 à propos de « ce *struggle for lifer* de Gondi ».

49. Alphonse Daudet, Préface de *La Lutte pour la vie*, p. 325.